

ATTI DELLA SOCIETÀ LIGURE DI STORIA PATRIA
Nuova Serie – Vol. XLI (CXV) Fasc. I

Genova, Venezia, il Levante nei secoli XII-XIV

ATTI DEL CONVEGNO INTERNAZIONALE DI STUDI
Genova - Venezia, 10 - 14 marzo 2000

a cura di

GHERARDO ORTALLI - DINO PUNCUH



GENOVA MMI
NELLA SEDE DELLA SOCIETÀ LIGURE DI STORIA PATRIA
PALAZZO DUCALE – PIAZZA MATTEOTTI, 5

© Copyright Società Ligure di Storia Patria - Genova
Istituto Veneto di Scienze, Lettere ed Arti - Venezia

16123 Genova - Palazzo Ducale, Piazza Matteotti, 5
Tel./Fax 010591358
e.mail storiapatria.genova@libero.it
<http://www.storiapatriagenova.it>

30124 Venezia - Palazzo Loredan, Campo S. Stefano 2945
Tel. 0412407711 - Telefax 0415210598
e.mail ivsla@unive.it
<http://www.istitutoveneto.it>

La difficile émergence d'une sainteté des laïcs à Venise aux XII^e et XIII^e siècles

André Vauchez

Un des phénomènes les plus importants dans l'histoire de la sainteté en Italie est l'apparition massive, entre la seconde moitié du XII^e et le début du XIV^e siècle, de personnages masculins et féminins qui furent aussitôt considérés comme des saints par leurs contemporains et vénérés comme tels, au moins sur le plan local. Il suffira d'évoquer à ce propos les noms de s. Raineri (Rainier) à Pise, s. Omobono (Homebon) à Crémone, s. Raimondo "Palmerio" à Piacenza et de s. Teobaldo à Asti, les saints siennois Andrea Gallerani et Pietro Pettinaio, ste Marguerite à Cortone, etc.¹. Tous ces "beati" ou "beate" eurent en commun le fait d'être des laïcs, d'avoir eu des activités professionnelles et parfois une vie familiale, et de s'être distingués aux yeux de leurs concitoyens par leur piété et leur pratique de la charité. Beaucoup d'entre eux en effet, après avoir accompli un certain nombre de pèlerinages en Terre Sainte, à Rome et à Saint-Jacques de Compostelle, s'étaient consacrés aux oeuvres de miséricorde en faveur des pauvres et des marginaux de toute sorte: pèlerins, voyageurs, prostituées, veuves sans ressources, filles à marier, mais aussi les malades et surtout les lépreux au service desquels certains d'entre eux se placèrent avec un admirable dévouement. Parmi les femmes, à côté de quelques pèlerines sans cesse en mouvement, on trouve surtout des recluses, enfermées « comme dans un sépulcre » dans leurs maisons ou dans des reclusoirs situés aux portes des villes². Ce cou-

¹ Sur l'émergence d'une sainteté des laïcs en Italie aux XII^e et XIII^e siècles, voir A. VAUCHEZ, *La Santità nel Medio Evo*, Bologna 1986, pp. 337-374, et ID., *Une nouveauté du XII^e siècle: les saints laïcs de l'Italie communale*, in *L'Europa dei secoli XI e XII fra novità e tradizione: sviluppi di una cultura*. Atti della X Settimana di studio (La Mendola, 1986), Milano 1989, pp. 57-80.

² Sur l'évolution de la spiritualité des laïcs à cette époque, cfr. A. VAUCHEZ, *La spiritualità dell'Occidente medievale*, Milano 1979, et ID., *I Laici nel Medio Evo*, Milano 1989; A. BENVENUTI, *In castro poenitentiae. Santità e società femminile nell'Italia medievale*, Roma 1990.

rant de spiritualité laïque, que les historiens désignent aujourd'hui sous le nom de mouvement pénitentiel, fut soutenu et encadré par les ordres mendiants qui s'efforcèrent, surtout à partir de la bulle *Supra montem* de 1286, de faire entrer dans leurs Tiers Ordres les éléments les plus dynamiques de ce monde des pénitents et des *mulieres religiosae*, avec d'ailleurs davantage de succès auprès des femmes que des hommes. Tous ces pieux laïcs qui s'étaient engagés dans la vie religieuse et dans l'action caritative ne firent certes pas l'objet d'un culte, mais, au début du XIV^e siècle, rares étaient les villes d'Italie où l'on ne vénérât pas un ou plusieurs saints "modernes" de ce type, dans le cadre de la religion civique prise en charge et organisée par les communes et parfois dans celui du culte liturgique³.

Or, lorsqu'on étudie la production hagiographique et l'histoire du culte des saints dans des villes comme Gênes et Venise à l'époque considérée, on ne peut manquer d'être frappé par l'absence de telles figures, ou en tout cas par leur rareté et l'obscurité dans lesquelles elles sont demeurées. Cette constatation est d'autant plus étonnante qu'il s'agit dans les deux cas de grandes cités commerçantes, où vivaient de nombreux artisans et où les familles que nous appellerions aujourd'hui bourgeoises tenaient le haut du pavé, ce qui semblerait a priori constituer une condition favorable à l'éclosion de dévotions et de cultes envers des saints récents, issus du "popolo" et du monde du travail. D'autre part, il s'agit de villes qui, comme H. Peyer l'a bien montré pour Venise, ont vu très tôt le pouvoir civil chercher à contrôler la vie religieuse et s'intéresser au culte des saints à travers l'acquisition de prestigieuses reliques, en collaboration certes avec l'Eglise locale mais de façon largement autonome par rapport aux autorités religieuses⁴. Dans ce contexte, il aurait semblé logique de voir s'y développer des formes de religion civique centrées sur des personnages représentatifs des aspirations des couches nouvelles de la société. Ce ne fut pas le cas et, dans la présente étude, nous chercherons une explication à cette lacune en nous concentrant sur le cas de Venise. Dans cette cité en effet, on ne peut guère parler d'une sainteté locale avant la fin du XIV^e et surtout le XV^e siècle, avec des personnages comme Marie de Venise († 1399) et surtout Lorenzo Giustiniani († 1456), bien éloignés toutefois des saints de la charité et du travail qui

³ Cfr. *La Religion civique à l'époque médiévale et moderne (chrétienté et islam)*, éd. A. VAUCHEZ, Roma 1995 (Collection de l'École française de Rome, 213).

⁴ H. PEYER, *Stadt und Stadtpatron in mittelalterlichen Italien*, Zürich 1955.

avaient caractérisé ailleurs l'époque antérieure. Entre 1150 et 1350 environ, tout se passe comme si Venise avait privilégié le culte de saints étrangers à son sol et dont l'origine se perdait dans la nuit des temps. Nous chercherons à rendre compte de cette anomalie, sans chercher à dissimuler la difficulté particulière de l'entreprise en raison de la rareté des sources et du retard enregistré par la recherche dans le domaine de l'histoire religieuse de la Sérénissime par rapport à d'autres aires géographiques bien plus favorisées⁵.

Pour comprendre la relative fixité qui caractérise le sanctoral vénitien aux XIII^e et XIV^e siècles, il convient tout d'abord de faire le point sur la situation antérieure à 1200, qui présente des caractéristiques très particulières par rapport à celle des autres villes italiennes. Comme l'a justement rappelé Giorgio Cracco, il est bien connu que Venise a accueilli surtout des saints byzantins et orientaux au cours des premiers siècles du Moyen Âge et, en tout cas, beaucoup plus que toute autre cité d'Occident: « du reste, c'est un fait que la production hagiographique vénitienne est constituée bien davantage par des récits de translation, d'invention et de "révélation" de reliques que par des biographies ou des *Gesta* de saints »⁶. Les saints vénétiens n'ont pas manqué à l'époque médiévale – qu'il suffise de penser à des personnages comme Pietro Orseolo († 988), Giovanni Gradenigo († 1000 ou 1013) ou l'évêque-martyr Gérard de Csanad († 1046) –, mais ce sont les Vies qui font défaut: la *Vita Petri* fut rédigée dans une abbaye pyrénéenne – Cuxa ou Ripoll – à la fin du XI^e siècle et la *Vita Gerardi* en Hongrie au cours du XII^e siècle⁷. Ce qui prédomine à Venise à cette épo-

⁵ Les études sur l'hagiographie et le culte des saints à Venise sont encore rares et, dans l'ensemble, peu satisfaisantes pour la période qui nous concerne ici: cfr. G. MUSOLINO, A. NIERO, S. TRAMONTIN, *Santi e beati veneziani. Quaranta profili*, Venezia 1963; S. TRAMONTIN, A. NIERO, G. MUSOLINO, C. CANDIANI, *Culto dei santi a Venezia*, Venezia 1965 et A. NIERO, G. MUSOLINO, S. TRAMONTIN, *Santità a Venezia*, Venezia 1972. Sur Gênes, la situation n'est guère plus brillante: cfr. D. CAMBIASO, *L'anno ecclesiastico e le feste dei santi a Genova nel loro svolgimento storico*, in « Atti della Società Ligure di Storia Patria », XLVIII (1917), pp. 1-17; *Il cammino della Chiesa genovese dalle origini ai nostri giorni*, a cura di D. PUNCUH, Genova 1999.

⁶ G. CRACCO, *Santità straniera in terra veneta (secc. XI-XIII)*, in *Les fonctions des saints dans le monde occidental (III^e-XIII^e siècle)*, Roma 1991, pp. 447-465, en particulier p. 448. Voir aussi S. TRAMONTIN, *Culto e liturgia*, in *Storia di Venezia dalle origini alla caduta della Serenissima*, I, *Origini. Età ducale*, a cura di L. CRACCO RUGGINI, M. PAVAN † et G. CRACCO, G. ORTALLI, Roma 1992, pp. 893-921.

⁷ Sur ces personnages et leur culte, cfr. S. TRAMONTIN, *Problemi agiografici e profili di santi*, in *La Chiesa di Venezia nei secoli XI-XIII*, a cura di F. TONON, Venezia 1988, pp. 153-177.

que, c'est la sainteté importée de loin, avec le culte des reliques de s. Marc, de s. Etienne ou d'Isidore de Chio, dont la translation, effectuée vers 1110, fit l'objet d'un récit dans la seconde moitié du XII^e siècle. Cette tendance s'accroît encore après 1204 et le pillage de Constantinople, c'est-à-dire à l'époque où dans les villes d'Italie septentrionale et centrale, se développait le culte des saints laïcs locaux. Comme l'a bien vu Cracco, il ne s'agit pas seulement d'une option dévotionnelle, mais d'une volonté consciente de la part des milieux dirigeants vénitiens de s'approprier les restes des grands saints protecteurs de l'empire byzantin, dans la perspective d'une *translatio imperii* dont le transfert des corps saints sur les rives de l'Adriatique constituait à la fois le point de départ et l'anticipation⁸.

Pourtant, il semble bien qu'aient existé, aux XII^e et XIII^e siècles, quelques personnages qui auraient pu contribuer à un renouvellement et à une modernisation du sanctoral vénitien. Certes, nous ne possédons ni *Vitae* manuscrites ni textes liturgiques de cette époque relatifs à des personnages de ce type et il serait tentant de s'en tenir à ce bilan négatif. Mais si l'on prend en considération les chroniques des monastères et des familles les plus importantes de la cité, certaines inscriptions ou œuvres d'art qui figuraient au XVIII^e siècle dans des églises aujourd'hui disparues ou encore des traditions d'origine incertaine transmises par des compilations hagiographiques tardives, on voit apparaître quelques figures de saints laïcs qui ne semblent pas dépourvues d'intérêt et sur lesquelles on aimerait en savoir davantage.

Parmi ces derniers ouvrages, il faut faire une place particulière à ceux qui ont été composés à l'époque moderne dans le but d'illustrer la sainteté de la cité des Doges: le "Quattro orazioni" de Bartolomeo Spadafora, ou Spataphora, premier catalogue des saints vénitiens publié en 1554, dans lequel figure la formule, promise à un succès durable, selon laquelle « Venezia patria di santi dir si può »; le "Catalogo dei santi veneziani" du patriarche Giovanni Tiepolo (1619-1631), bon chrétien et excellent érudit, qui établit une liste d'environ cent cinquante saints et bienheureux originaire de la lagune, nombre qui s'élèvera à près de deux cents dans le répertoire hagiographique établi et publié par Andrea Visconti, chancelier de l'Inquisition à Venise⁹.

⁸ Cfr. G. CRACCO, *Santità straniera* cit., p. 463 et sq., et ID., *I testi agiografici: religione e politica nella Venezia del Mille*, in *Storia di Venezia*, I cit., Roma 1992, pp. 923-961.

⁹ Cfr. S. TRAMONTIN, *Problemi agiografici* cit., pp. 153-154.

Il convient de préciser tout de suite que la plupart de ces prétendus saints ne sont guère que des ombres, dans la mesure où la perfection que leur attribuent ces auteurs ne se fonde sur aucune base documentaire précise, mais simplement sur de pieuses traditions familiales ou conventuelles. Elles contribuèrent cependant à accréditer le mythe selon lequel Venise aurait été tout au long de son histoire « patria dei santi », qui se développa alors parallèlement à celui du « buon governo » immuable que la cité des doges aurait toujours connu. Une partie des informations véhiculées par ces ouvrages furent reprises vers 1740/1750 dans les publications de Flaminio Corner, en particulier dans les douze volumes de ses *Ecclesiae Venetae* et dans son *Menologium Venetum*, avec cependant un souci critique qui le conduisit à ne retenir que les saints et bienheureux à propos desquels il disposait d'informations documentaires relativement précises qu'il reproduisit fidèlement¹⁰.

Malgré tout, la plupart des « beati » vénitiens médiévaux qui sont évoqués dans les compilations hagiographiques réalisées à l'époque moderne baignent dans un certain flou, qui n'est pas sans évoquer le brouillard qui recouvre souvent en hiver la lagune et la cité de saint Marc. Seules émergent quelques rares individualités à propos desquelles certaines sources médiévales – les seules que nous prendrons en considération pour des raisons méthodologiques évidentes – nous fournissent des informations. Dans cette perspective, il faut faire une place particulière aux personnages évoqués par Marin Sanudo dans une liste de saints, intégrée à ses *Vite dei Dogi* rédigées à la fin du XV^e siècle, qui est intitulée: *Questi sono tutti li corpi santi e in Venezia e distretto e in la chiesie dove i se ritrovano posti*. Parmi les saints ayant vécu entre le XII^e et le XV^e siècle figurent les noms de san Lio (= Leon Bembo) à l'église San Lorenzo, de san Pietro Acotanto à San Basegio (ou Basilio) et de la « beata contessa » à celle de san Vito¹¹. A ces trois personnages, nous pouvons ajouter les bienheureux Nicolas et Anne Giustiniani, qui vécurent dans la seconde moitié du XII^e siècle et étaient vénérés au mona-

¹⁰ F. CORNER, *Ecclesiae Venetae antiquis monumentis illustratae*, X, Venetiis 1749; ID., *Menologium Venetum*, éd. S. TRAMONTIN, in *Biblioteca Agiografica Veneziana*, II, pp. 286-324; sur Corner comme hagiographe, cfr. S. TRAMONTIN, *Flaminio Corner agiografo veneziano*, in « Ateneo Veneto », n.s., XVIII (1980), pp. 39-49.

¹¹ MARIN SANUDO, *Le Vite dei Dogi*, a cura di G. MONTICOLO, Città di Castello 1900 (*Rerum Italicarum Scriptores*², XXII/4), pp. 78-82.

stère de San Nicolò del Lido, dont la Chronique, rédigée entre 1440 et 1451, nous a transmis le souvenir¹².

Qui sont ces personnages et que savons nous d'eux et de leur culte ? Pour répondre à ces questions, il convient de les examiner l'un après l'autre, après quoi nous nous efforcerons de comparer leurs "dossiers" hagiographiques et cultuels pour tenter d'en dégager d'éventuels traits communs qui pourraient caractériser la sainteté des laïcs à Venise entre le XII^e et le XIV^e siècle.

Le cas de Leone Bembo (†1187) illustre bien la difficulté de l'entreprise. Ce personnage nous est connu par une Vie latine publiée par Corner, qui est en fait la rétroversion d'une Vie italienne de Paolino Fiamma¹³. Selon ce texte, Leone aurait été le fils de Pasquale Bembo (†1089) qui fut procureur de Saint-Marc. Dans sa jeunesse, il aurait participé à l'expédition en Orient de 1122-1123 qui aboutit à la prise de Jaffa par les Vénitiens, après quoi il aurait visité le Saint Sépulcre. Il serait ensuite devenu évêque de Modon et aurait été fait prisonnier par les Byzantins lorsque Jean II Comnène reprit la ville. Ayant réussi à s'enfuir, il se retrouva à Venise où il ne se fit pas reconnaître et se mit au service des Bénédictines de San Lorenzo dont il cultivait le jardin et où il accueillait des pèlerins partant pour la Terre Sainte. A sa mort, en 1187, les cloches de l'église sonnèrent toutes seules et l'abbesse, s'étant rendue dans la cellule où il demeurait, découvrit alors seulement la véritable identité de son serviteur. Des miracles se produisirent aussitôt et Léon Bembo fut enterré sous le portique de l'abbaye. En 1207, à la suite d'une vision de ce dernier qu'aurait eue une moniale, l'abbesse de San Lorenzo fit ouvrir sa tombe et son corps fut retrouvé intact. De nouveaux miracles suivirent jusqu'en 1222, après quoi l'évêque de Castello, Marco Nicolai (1181-1225), aurait fait transférer ses restes dans l'église San Sebastiano où l'on pouvait encore voir, à l'époque de

¹² Sur ces personnages, cfr. G. MUSOLINO, A. NIERO, S. TRAMONTIN, *Santi e beati veneziani* cit., pp. 133-135 et A. ZIMMERMANN, *Kalendarium Benedictinum*, III, Wien 1937, pp. 340-343; le passage du *Chronicon* de San Nicolò del Lido, écrit par l'abbé Bartolomeo (1440-1451), est cité par ARMELLINI dans sa *Bibliotheca Cassinense*, I, p. 72.

¹³ Sur Leone Bembo, voir P. FIAMMA, *Vita del beato Leone Bembo*, Venezia 1645; F. CORNER, *Ecclesiae Venetae* cit., XI, pp. 83-87, et G. MUSOLINO, A. NIERO, S. TRAMONTIN, *Santi e beati veneziani* cit., pp. 127-129.

Corner, une *arca* de 1321 dédiée à ce saint et illustrant la translation de ses restes ainsi que les miracles opérés par ces derniers.

Ce récit fourmille d'invéraisemblances, dont la principale réside dans la transformation de ce saint laïc en évêque, qui est absolument contredite par l'iconographie de l'*arca* de 1321. Celle-ci a disparu lors de la suppression de l'église San Sebastiano à l'époque napoléonienne, mais le relevé publié par Corner montre bien que Léon y était représenté avec l'habillement d'un laïc, en particulier un béret sur la tête¹⁴. Mais comme ce modèle de sainteté n'était pas particulièrement en honneur à la fin du XV^e siècle – époque où il fut représenté avec une mitre ou un chapeau de cardinal par Crivelli ou Vivarini sur une "pala" qui se trouvait à San Sebastiano –, il parut sans doute plus sûr de le doter d'un statut ecclésiastique élevé qui n'avait jamais été le sien de son vivant, et ce d'autant plus que la famille Bembo avait entre temps compté un cardinal parmi ses membres¹⁵. Il est donc plus vraisemblable de voir en Léon Bembo un ancien croisé qui, à son retour de Terre Sainte, se serait mis au service d'une communauté religieuse féminine en tant que convers et se serait distingué par sa piété et sa charité aux yeux de ses contemporains. La suite est moins claire, mais il semble probable que la multiplication des miracles à son tombeau ait fini par perturber la vie religieuse des moniales de San Lorenzo, ce qui expliquerait le transfert de ses restes à San Sebastiano à la suite d'une intervention épiscopale dans les années 1222-1225, suivi d'ailleurs d'un retour des mêmes reliques à San Lorenzo où elles se trouvaient à l'époque de Marin Sanudo.

L'autre saint laïc masculin indiqué par Marin Sanudo porte le nom de Pietro Acotanto († 1187) et est un peu mieux documenté¹⁶. Il existe en effet deux textes hagiographiques qui traitent de lui: le premier, constitué par un sermon de la fin du XIV^e siècle consacré au saint, le présente simplement comme un saint laïc très engagé dans les œuvres de charité; le second en revanche, conservé dans un manuscrit du XV^e siècle et composé sans doute

¹⁴ Un dessin très clair de l'*arca* de 1321 et de sa décoration est reproduit dans F. CORNER, *Ecclesiae Venetae* cit., XI, pp. 80-81.

¹⁵ Sur ces représentations iconographiques, cfr. G. MUSOLINO, A. NIERO, S. TRAMONTIN, *Santi e beati veneziani* cit., pp. 128-129.

¹⁶ Cfr. F. CORNER, *Ecclesiae Venetae* cit., I, pp. 94-99; AA. SS., *Sept.*, VI, Paris 1867, pp. 651-654; G.M. FUSCONI in *Bibliotheca Sanctorum*, I, Roma 1963, pp. 162-166; S. TRAMONTIN, *Problemi agiografici* cit., pp. 167-171.

par un moine de San Giorgio Maggiore, met l'accent sur les liens qui l'unissaient de son vivant à ce monastère¹⁷. Il serait né en 1108 ou 1110 dans une noble famille patricienne originaire d'Altino et établie près du Rialto, dans la paroisse de San Basegio. A une époque où Venise eut à souffrir de grandes catastrophes, comme l'incendie de 1149 et le raz-de-marée de 1164, Pietro se signala à l'attention de ses contemporains par sa générosité et son dévouement envers les pauvres, parcourant la ville avec une barque chargée de pain et d'huile ainsi que de vêtements qu'il distribuait aux indigents; il n'aurait eu ni épouse ni enfant et serait mort en 1187 après avoir vendu ses biens et en avoir distribué le produit aux pauvres¹⁸. La Vie bénédictine souligne qu'il avait été oblat de San Giorgio Maggiore avant que sa mère ne l'en fasse sortir pour le marier et permettre ainsi à la famille de se perpétuer. Il se serait rendu en Terre Sainte en pèlerinage, y serait resté trois ans et, de retour à Venise, il se serait retiré à San Giorgio après la mort de sa femme pour y mener une vie ascétique et y effectuer des tâches de serviteur. Les moines voulurent l'élire abbé mais il refusa et se retira dans un ermitage situé près de l'abbaye où il finit ses jours. En tout cas, quand en 1250 certains habitants de la "contrada" de san Basegio violèrent sa tombe pour s'emparer de ses restes, son corps fut retrouvé intact et des miracles commencèrent à se produire. En 1305, un recteur de San Basegio tenta de mettre fin à la dévotion en enfouissant ses restes dans une fosse; mais dès 1340, ceux-ci furent retrouvés par des jeunes gens de la "contrada" *in campo sancti Basilii*, le jour de la saint-Georges¹⁹; ils furent alors replacés, avec l'accord de l'évêque, à l'intérieur de l'église où un autel fut érigé en son honneur, devant lequel était lu chaque année, le jour de sa fête, le panégyrique du saint. Marin Sanudo y signale leur présence à la fin du XV^e siècle. En 1759, Flaminio Corner et le patriarche Giovanni Bragadin obtinrent du pape Clément XIII (Rezzonico) une reconnaissance officielle de son culte et de sa

¹⁷ Le premier texte ou *Sermo*, édité par Corner et par les Bollandistes, est conservé dans les manuscrits Lat. IX, 79 et It. XI, 65 de la Bibliothèque Marciana; le second, dont le manuscrit est perdu, a été publié par G. ZAPPERT, *Vita beati Petri Acotanti*, Wien 1839; sur cette Vie, cfr. A. ZIMMERMANN, *Kalendarium Benedictinum* cit., pp. 93-94.

¹⁸ Le *Sermo*, qui le présente comme un saint laïc, décrit ainsi son activité charitable: *Iste beatissimus Petrus implebat naviculam suam seu barca[m] lignis, pane et oleo, et navigabat per tam validum ventum et inondationes aquarum et portabat fame pereuntibus et non volentibus exire domos eorum* (AA. SS. Sept., VI, p. 654).

¹⁹ *Sermo* cit., p. 654.

fête qui fut fixée au 26 août (mais les Bénédictins de San Giorgio la célébraient le 23 septembre !) ²⁰.

Le dossier hagiographique et cultuel de la comtesse Tagliapietra (1282-1308) est malheureusement beaucoup plus mince ²¹. Corner signale simplement, d'après une Vie aujourd'hui perdue, que dans l'église San Vito était conservé le corps non corrompu d'une comtesse très pieuse sur le compte de laquelle on ne savait pas grand chose, sinon qu'elle s'était adonnée dès son plus jeune âge à des pratiques pénitentielles rigoureuses, qu'elle avait distribué tout son patrimoine aux pauvres et qu'elle priaït beaucoup pour les défunts et, en particulier, pour les âmes du Purgatoire. Chaque matin, elle traversait le Canal Grande pour se rendre à la messe dans sa paroisse dont un prêtre était son directeur de conscience. Un jour où son père lui interdit de s'y rendre, elle aurait traversé le canal sur son voile. A quinze ans, elle demanda à ses parents de ne pas la marier pour pouvoir conserver la virginité et elle mourut à vingt six ans, en 1308. Son corps fut inhumé à San Vito et se conserva intact, comme diverses translations permirent de le constater au cours des siècles, ce qui fut l'occasion de nombreux miracles, et un office était célébré à San Vito le jour de sa fête ²².

Enfin, la chronique de San Nicolò del Lido nous donne quelques informations sur deux personnages qui restent assez mystérieux: le b. Nicolò Giustiniani, qui fut moine dans cette abbaye bénédictine de 1154 à 1170 mais que sa famille fit sortir du cloître, car tous ses membres masculins en âge de procréer étaient décédés entre temps, pour lui faire épouser Anna Michiel, fille de l'ancien doge Vitale Michiel assassiné après la défaite vénitienne de 1170. De cette union naquirent neuf enfants, dont six garçons, et, une fois leurs devoirs accomplis, les deux époux se séparèrent pour entrer dans la vie monastique: Nicolò serait retourné comme frère convers à San Nicolò del Lido et y serait mort autour de 1180, tandis qu'Anna aurait pris la tête du monastère de Sant'Adriano, sur l'île d'Ammiana, près de Torcello. On vénérât encore le tombeau et une représentation du b. Nicolò à San

²⁰ Cfr. S. TRAMONTIN, *Problemi agiografici* cit., pp. 170-171 et 176-177.

²¹ AA. SS. *Sept.*, III, pp. 309-311; F. CORNER, *Ecclesiae Venetae* cit., I, dec. 1, pp. 107-111; G. MUSOLINO, A. NIERO, S. TRAMONTIN, *Santi e beati veneziani* cit., pp. 156-159; I. DANIELE in *Bibliotheca Sanctorum*, XII, Roma 1969, pp. 94-95.

²² Cfr. MARIN SANUDO, *Le Vite* cit., p. 82: « A San Vido la beata contessa verzane, fo da cha Tagliapietra, in altare si vede ».

Nicolò au milieu du XV^e, comme en témoigne la Chronique de ce monastère pour les années 1440-1451²³.

Au total, les saints laïcs médiévaux originaires de Venise et vénérés dans cette ville sont peu nombreux – 5 au maximum avec Anna Michiel Giustiniani dont le culte n’est pas vraiment établi – mais certains traits les singularisent par rapport à leurs homologues de la Terre Ferme: tous sont issus de familles aristocratiques et de l’une d’entre eux on ne connaît que le titre de noblesse – la Contessa – et même pas le nom! ils ont également en commun d’avoir choisi de vivre en pénitents, soit dans leurs maisons, soit en effectuant des “va-et-vient” entre le monde et le monastère, comme Pietro Acotanti et les époux Giustiniani qui, pour répondre à l’attente de leurs familles respectives, seraient sortis du cloître pour se marier et avoir une progéniture masculine avant de retourner y finir leurs jours. Ils semblent également avoir eu des liens avec l’Orient et la Terre Sainte, où Léon Bembo et Pietro Acotanto se rendirent en pèlerinage, et avec les monastères vénitiens au service desquels ils se placèrent humblement comme convers ou jardiniers. Vis-à-vis des moines, ils se considéraient comme inférieurs dans la mesure où pour eux la perfection chrétienne était liée à la virginité et où les laïcs ne pouvaient de ce fait y accéder qu’en participant aux mérites accumulés par une communauté religieuse. Il s’agit là d’une conception très traditionnelle, même pour le XII^e siècle, du rôle des laïcs. Tout au plus perçoit-on un accent nouveau dans la Vie de Pietro Acotanto (mais elle date du XIV^e siècle!) qui fait une large place au thème de la *sequela Christi* – suivre pauvre le Christ pauvre – et à la pauvreté comme fondement de la vie spirituelle des laïcs à côté de la piété et de la charité²⁴. On notera enfin la rareté des *Vitae* de ces saints et leur caractère tardif, lorsqu’il en existe. C’est en général à l’occasion de la translation – volontaire ou accidentelle – de leurs restes que leur sainteté s’est manifestée à travers des miracles et les destinées de leurs reliques semblent avoir été complexes et mouvementées.

²³ F. CORNER, *Ecclesiae Venetae* cit., IX, pp. 61-65: G. MUSOLINO, A. NIERO, S. TRAMONTIN, *Santi e beati veneziani* cit., pp. 133-137, ainsi que les ouvrages cités *supra*, note 12.

²⁴ *Sermo*, éd. in *AA. SS. Sept.*, VI, p. 654: *Sed Cristum considerans se exinanisse et formam servi accepisse ... omnia terrena et transitoria despexit. Cristum pauperem suum fecit heredem, pauperior cunctis pauperibus apparere volebat ... Tam enim prodigus propter caritatem Cristi factus quod, omnibus erogatis bonis suis, ipse coactus est mendicare.*

La vision qui se dégage de ces textes est d'autant plus décevante qu'elle ne paraît pas refléter les richesses spirituelles des pieux laïcs vénitiens, dont Giuseppina De Sandre a donné récemment une bonne vue d'ensemble en s'appuyant sur les travaux antérieurs et sur des dossiers documentaires très précis²⁵. Son étude met en particulier en évidence l'importance des oeuvres de charité dans la cité des doges au XIII^e siècle, comme en témoigne le nombre élevé de *domus misericordiae*, *domus Dei* et léproseries qui y furent alors fondées par des *cives* soucieux d'établir des liens étroits entre leur piété personnelle et le soutien aux plus démunis. Dans la seconde moitié du XIII^e siècle et surtout après le mouvement des Battuti de 1260, les confréries laïques ("scuole") se multiplient et leurs règlements ("mariegole") contiennent diverses clauses tout à fait explicites dans le domaine caritatif²⁶. De tout cela, on ne trouve guère d'échos dans la vie des saints vénitiens qui, il faut le reconnaître, appartiennent – à l'exception de la "beata Contessa" – au XII^e siècle, c'est-à-dire à une phase antérieure de l'histoire de la dévotion et de la spiritualité, marquée par la prépondérance du modèle monastique et de l'ascétisme dans le domaine de la sainteté.

Au total, il n'est donc pas excessif de parler d'un échec de la sainteté laïque, au sens où l'on peut employer ce terme pour l'Italie des XII^e et XIII^e siècles, tant au niveau de l'hagiographie que de la diffusion des modèles spirituels qu'elle était susceptible de véhiculer. Le culte des saints ou bienheureux que nous avons étudiés précédemment est en effet resté limité à un monastère – San Lorenzo, San Giorgio Maggiore –, à une église comme San Vito ou à une famille aristocratique comme les Bembo ou les Acotanto²⁷. Il semble avoir eu par ailleurs une allure épisodique et avoir fait l'objet de contestations constantes de la part des moines ou des clercs séculiers: les premiers n'hésitèrent pas se débarrasser du corps de Léon Bembo qui fut recueilli par une paroisse, et les seconds de celui de Pierre Acotanto, dont le culte ne s'imposa à San Basegio que sous la pression des jeunes de la

²⁵ G. DE SANDRE GASPARINI, *La pietà laicale*, in *Storia di Venezia*, II, *L'età del comune*, a cura di G. CRACCO e G. ORTALLI, Roma 1995, pp. 929-961 (avec une riche bibliographie qui me dispense de citer d'autres travaux antérieurs).

²⁶ Sur les confréries vénitiennes, voir les études de L. SBRIZIOLO, en particulier *Le confraternite veneziane di devozione*, Roma 1968, et R. MACKENNEY, *Tradesmen and Traders. The World of the Guilds in Venice and Europe, c. 1250-c. 1650*, London 1987.

²⁷ Sur les traits caractéristiques de la vie religieuse à Venise au Moyen Age central, cfr. *La Chiesa di Venezia* cit.

“contrada”, après avoir été rejeté par le recteur de cette église. Derrière ces récits plus ou moins confus ou contradictoires, on perçoit l’histoire agitée de ces dévotions qui se renforcent à l’occasion de flambées de miracles, suivies de retombées qui ne permettaient pas au culte liturgique de s’affirmer ni aux saints qui en bénéficiaient d’entrer officiellement dans le “panthéon” de la religion civique vénitienne. Les causes de cette situation sont sans doute nombreuses, mais le contexte politique particulier de la Sérénissime, où le pouvoir veillait à empêcher l’exaltation des familles nobles, fut sans doute très défavorable au développement et à l’institutionnalisation de ces cultes. Comme l’a justement noté Giorgio Cracco, « in un mondo proteso a livellare le schiatte dei potenti e a bloccare le ambizioni dinastiche di stirpi ducali, anche il segnalarsi attraverso la santità subiva censura »²⁸.

Faut-il conclure de ce qui précède que Venise n’a pas connu les saints laïcs, si nombreux ailleurs en Italie à la même époque, et que leur culte n’y a trouvé aucun écho au XIII^e siècle? Ce serait peut-être aller vite en besogne, même s’il est bien certain que dans le sanctoral vénitien de cette époque, la sainteté importée de loin – et surtout de l’Orient – avait beaucoup plus d’importance que celle qui avait pu se développer sur place. En effet, il existe au moins un cas de culte public et liturgique rendu à un saint laïc contemporain dans la cité des doges; c’est celui de s. Omobono (Homebon) († 1197), un ancien artisan et commerçant de Crémone converti à la vie pénitentielle qui fut canonisé par Innocent III en 1199 en raison de sa piété et de sa charité agissante en faveur des plus démunis²⁹. Ce saint du “popolo” connut certainement une certaine popularité au XIII^e siècle dans la cité des doges, puisque le plus ancien manuscrit contenant le texte de ses deux premières *Vitae* est un légendier de Saint Marc qui fut composé vers 1240-1250³⁰. D’autre part, le marchand de Crémone fut représenté dans les mosaïques de la basilique Saint-Marc, vers 1250, sous les traits d’un riche bourgeois portant une bourse sur son habit et en train de faire l’aumône à

²⁸ G. CRACCO, *Santità straniera* cit., p. 450.

²⁹ Sur s. Omobono, cfr. A. VAUCHEZ, s.v. *Omobono*, in *Il grande libro dei santi*, a cura di C. LEONARDI, A. RICCARDI, G. ZARRI, III, Cinisello Balsamo 1998, pp. 1520-1521.

³⁰ Il s’agit du Cod. IX. XXVIII, n. 2798 (*Passionale* d’automne provenant de San Marco, v. 1240-1250), ff. 133 r.-137 r. Sur ce manuscrit, cfr. J. VALENTINELLI, *Bibliotheca manuscripta ad Sancti Marci Venetiarum codices mss. latinos*, V, Venezia 1872, p. 289.

deux petits enfants³¹. La présence de ce saint de Crémone dans une église de Venise n'a en soi rien de surprenant dans la mesure où les relations commerciales entre les deux villes étaient très étroites et où la cité des doges contrôlait sur le plan économique tout le bassin moyen et inférieur du Pô. Dans une ville où l'évolution sociale était marquée par l'agrégation progressive aux vieux lignages aristocratiques de familles enrichies par le négoce qui formaient avec elles un patriciat de marchands, il n'est pas étonnant qu'un culte comme celui-là ait été bien accueilli³². Mais sans doute y fut-il d'autant mieux reçu qu'il concernait une figure de saint extérieure à la cité et dont aucun groupe familial ou politique ne pouvait se prévaloir.

Au total, on ne peut manquer d'être frappé par le contraste qui existe à Venise, aux XII^e et XIII^e siècles, entre d'une part la rareté et l'obscurité des saints laïcs et d'autre part l'existence d'un milieu de marchands et d'artisans ainsi que d'associations charitables et pieuses qui aurait dû constituer un terrain favorable à l'éclosion de cette forme de sainteté, qui n'est finalement représentée, au niveau du culte liturgique et civique, que par s. Omobono. Comme à Gênes, semble-t-il, le culte des saints y était fortement marqué par les influences orientales et revêtait surtout la forme d'une dévotion à des reliques prestigieuses importées de Constantinople ou de Terre Sainte, comme la Couronne d'épine ou des fragments de la Vraie Croix. La piété vénitienne, très traditionaliste, semble s'être adressée plutôt aux saints morts qu'aux vivants et davantage aux reliques qu'aux exemples vertueux. Mais il faut faire aussi la part, dans cette situation, des facteurs politiques, en particulier du contrôle de la vie religieuse de la part des autorités citadines, ainsi que l'influence, qui demeura longtemps prépondérante, des grandes abbayes bénédictines et de la spiritualité monastique, qui faisait peu de cas de la vie dans le monde et de la temporalité qui caractérise l'état laïc³³. Il

³¹ Cfr. Omobono. *La figura del santo nell'iconografia, secoli XIII-XIX*, a cura di P. BONOMETTI, Cremona 1999, pp. 43-44 (avec reproduction de la mosaïque représentant s. Omobono), et A. NIERO, *I mosaici della basilica di San Marco: celebrazione della fede cristiana e della storia politica di Venezia*, in *La Chiesa di Venezia* cit., pp. 179-206.

³² D. ROMANO, *Patrizi e popolani. La società veneziana nel Trecento*, Bologna 1993; G. CRACCO, *Mercanti in crisi. Realtà economiche e riflessi emotivi nella Venezia del tardo Duecento*, in *Studi sul Medioevo veneto*, a cura di A. CASTAGNETTI, S. COLLODO, Torino 1981, pp. 7-24.

³³ Cfr. G. SPINELLI, *I monasteri benedettini fra il 1000 et il 1300*, in *La Chiesa di Venezia* cit., pp. 109-134.

faudra attendre la seconde moitié du XIV^e siècle pour que les choses changent réellement dans ce domaine et pour que Philippe de Mézières, qui y avait séjourné de 1369 à 1371 à son retour de Chypre, puisse présenter Venise, dans le *Songe du vieil pèlerin*, comme un des principaux foyers de religiosité et de piété laïques, au même titre que la Prusse des Chevaliers Teutoniques³⁴.

³⁴ PHILIPPE DE MÉZIÈRES, *Le Songe du Vieil Pèlerin*, éd. W. COOPLAND, Cambridge 1969, en particulier p. 269.

INDICE

Presentazione.....	Pag.	7
GHERARDO ORTALLI, <i>Venezia-Genova: percorsi paralleli, conflitti, incontri</i>	»	9
GIORGIO ZORDAN, <i>La nascita dei due comuni: proposte metodologiche per un confronto</i>	»	29
VITO PIERGIOVANNI, <i>Il diritto dei mercanti genovesi e veneziani nel Mediterraneo</i>	»	59
ATTILIO BARTOLI LANGELI, <i>Il notariato</i>	»	73
ANTONELLA ROVERE, <i>L'organizzazione burocratica: uffici e documentazione</i>	»	103
DINO PUNCUH, <i>Trattati Genova-Venezia, secc. XII-VIII</i>	»	129
ENNIO POLEGGI, <i>Casa-bottega e città portuale di antico regime</i>	»	159
CLAUDIO AZZARA, <i>Verso la genesi dello stato patrizio. Istituzioni politiche a Venezia e a Genova nel Trecento</i>	»	175
CHRYSSA MALTEZOU, <i>I Greci tra Veneziani e Genovesi (XIII sec.)</i>	»	189

MICHEL BALARD, <i>L'amministrazione genovese e veneziana nel Mediterraneo orientale</i>	Pag. 201
DAVID JACOBY, <i>Mercanti genovesi e veneziani e le loro merci nel Levante crociato</i>	» 229
SERGHEJ KARPOV, <i>Venezia e Genova: rivalità e collaborazione a Trebisonda e Tana, secoli XIII-XV</i>	» 257
UGO TUCCI, <i>Navi e navigazioni all'epoca delle crociate</i> ..	» 273
GIUSEPPE FELLONI, <i>Ricchezza privata, credito e banche: Genova e Venezia nei sec. XII-XIV</i>	» 295
ALAN M. STAHL, <i>Genova e Venezia, la moneta dal XII al XIV secolo</i>	» 319
ANDRÉ VAUCHEZ, <i>La difficile émergence d'une sainteté des laïcs à Venise aux XII^e et XIII^e siècles</i>	» 335
VALERIA POLONIO, <i>Devozioni di lungo corso: lo scalo genovese</i>	» 349
ANTONIO RIGON, <i>Devozioni di lungo corso: lo scalo veneziano</i>	» 395
GIOVANNA PETTI BALBI, <i>L'identità negata: Veneziani e Genovesi nella cronachistica delle due città (secc. XII-XIV)</i>	» 413
GABRIELLA AIRALDI, <i>Genova e Venezia nella storiografia</i> ..	» 441
COSIMO DAMIANO FONSECA, <i>Genova, Venezia, il Levante nei secoli XII-XIV: una prima traccia di lettura</i>	» 451
Indice dei nomi di persona e di luogo	» 467
Elenco dei relatori	» 493



Associazione all'USPI
Unione Stampa Periodica Italiana

Direttore responsabile: *Dino Puncuh*, Presidente della Società
Editing: *Fausto Amalberti*

Autorizzazione del Tribunale di Genova N. 610 in data 19 Luglio 1963
Stamperia Editoria Brigati Glauco - via Isocorte, 15 - 16164 Genova-Pontedecimo